

HOMMAGE



CHARTwell
résidences pour retraités

Yuri Dojc

Copyright © Chartwell Master Care LP, 2010

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, enregistrée dans un système de recherche de l'information ou transmise sous quelque forme ou de quelque façon que ce soit, sans l'autorisation écrite de Chartwell Master Care LP.

Symbolisant le jour du Souvenir au Canada, le coquelicot est une marque de commerce de la Direction nationale de la Légion royale canadienne et est utilisé avec l'aimable autorisation de cette dernière.

Publié au Canada par Chartwell Seniors Housing REIT
100 Milverton Dr., Suite 700, Mississauga (Ontario) L5R 4H1
www.chartwellreit.ca

Données de catalogage avant publication
Vedette principale au titre : HOMMAGE
ISBN : 978-0-9781155-2-4

Rédacteur en chef : Phil McKenzie
Photographies par Yuri Dojc
Rédaction par Sharon Henderson
Conception et coordination de projet par Brad Walker
Photographie dans l'avant-propos par Brad Walker
Révision par Jean Mills
Traduction par Documens Traduction Inc.
Impression par C.J. Graphics Inc.
Papier offert par Unisource Canada Inc.
Couverture : imprimée sur Nenah Classic Crest Slate DTC
Pages du texte : imprimées sur Starbrite Velvet 100 lb text

Imprimé au Canada

AVANT-PROPOS



En 1997, rentrant des obsèques de mon père en Tchécoslovaquie, j'engageai, dans l'avion qui me ramenait, une conversation avec l'homme assis à mes côtés. Au cours du vol, nous eûmes une discussion plutôt significative sur le destin. Au cours de notre conversation, mon compagnon partagea les expériences qu'il vécut en tant que Juif interné au camp de concentration d'Auschwitz, vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Son récit m'émut énormément, et j'entends encore l'émotion dans sa voix. Il affirma : « Ce n'est pas le gouvernement qui a gagné la guerre ou libéré les prisonniers des camps de concentration, c'était les soldats. » Ce fut les soldats qui combattirent au front et firent face à la menace de mort à chacun de leurs pas, et non les politiciens qui les appelèrent au service. Ce fut les soldats qui entrèrent dans les camps et ouvrirent les portes de fer, et non ceux qui négocièrent soigneusement le traité annonçant la capitulation des Allemands. Ce fut les soldats. Ces mots retentirent à mes oreilles.

En tant que photographe, je ressentis la nécessité de mieux comprendre qui était chacun de ces soldats.

Je commençai à prendre des photographies d'anciens combattants lorsque des amis et des connaissances me parlèrent d'individus uniques. Toutefois, *Hommage* commença véritablement à prendre forme lorsque je travaillais, il y a quelques années, sur un autre projet de livre intitulé *Reflections* pour les Résidences pour retraités Chartwell. Lorsque je fis part de mon engagement à l'idée de réaliser un projet photographique sur les anciens combattants, Phil McKenzie, Vice-président directeur, Ventes et marketing de Chartwell, manifesta immédiatement de l'enthousiasme pour le projet. « Nous devons le faire, Yuri », affirma-t-il. La dynamique semblait parfaite. Chartwell compte des centaines d'anciens combattants dans ses résidences pour retraités, partout au Canada.

Avec l'aide d'autres parrains de projet, notamment Brad Walker et Sharon Henderson de Chartwell, nous entamèrent des recherches pour trouver des personnes vivant dans les résidences de Chartwell qui seraient intéressées à participer à ce projet. Notre invitation était destinée uniquement aux personnes qui avaient servi ou participé à l'effort de guerre. Nous espérions capturer une véritable diversité d'expériences et d'individus.

À ceux qui figurent dans les pages suivantes, je ne peux qu'offrir mes plus profonds remerciements pour leur participation et leur empressement à partager avec nous leur humanité, leurs expériences et leurs émotions brutes, après 65 ans de paix. Nombre d'entre eux ont fait des récits et nous ont confirmé par la suite que ces faits n'avaient jamais été racontés. Les membres de leurs familles ont participé à un grand nombre de nos séances de photographie, et je ne peux m'imaginer une meilleure façon de raconter leur histoire que par le regard rempli d'adoration de leurs enfants, petits-enfants et même arrières petits-enfants. Dès la première photo que j'ai prise, je savais que nous faisons bien plus que simplement photographier des gens, nous immortalisons l'histoire.

Ce fut un véritable plaisir de collaborer avec l'équipe de Chartwell affectée à ce projet de livre. Ce fut l'une des expériences professionnelles les plus enrichissantes de ma carrière.

Lorsque vous feuilleterez ce livre, j'espère que vous y verrez ce que j'ai vu à travers ma lentille : de la fierté, de l'humilité, des souvenirs et de l'amour.

Yuri Dojc

INTRODUCTION

Souvenir. Ce simple mot représente la dette que tous les Canadiens ont envers nos anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale. Leur service et leurs sacrifices définissent notre pays ainsi que le mode de vie pacifique et démocratique qui nous est cher en tant que Canadiens.

Les résidences pour retraités Chartwell sont fières de s'être associées au photographe de renommée internationale Yuri Dojc en vue de créer un héritage durable, commémorant les anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale du Canada et ceux qui ont participé à l'effort de guerre. Lorsque nous feuilletons un livre comme *Hommage*, nous sommes tout à fait conscients des faits historiques qui défilent sous nos yeux. En effet, les employés de nos résidences pour retraités à travers le Canada affirment souvent que l'un des aspects les plus intéressants et enrichissants de leur travail auprès des aînés est la divulgation de ces faits sur notre passé.

Je tiens à remercier sincèrement les personnes qui font l'objet de ce livre. Nous avons dû nous restreindre à 35 individus, mais nous aurions pu facilement raconter l'histoire de centaines d'autres. Leurs récits, rédigés par Sharon Henderson, directrice des communications de Chartwell, se fondent uniquement sur des faits et souvenirs individuels et personnels. Nous tenions à exprimer leurs souvenirs aussi fidèlement que possible. Le passage des années peut parfois effacer les souvenirs; cela nous rappelle que le temps qu'il nous reste pour les immortaliser tire chaque jour à sa fin.

Brent Binions

Président et chef de la direction

Résidences pour retraités Chartwell REIT

JOHN DELBERT KERFOOT
NÉ LE 23 NOVEMBRE 1919
À SMITHS FALLS, EN ONTARIO

*« J'espère que nous
ne serons plus
jamais confrontés à
une telle situation. »*

En tant que mécanicien de moteurs d'avion cantonné à Yorkshire, en Angleterre, John Kerfoot, surnommé Jack, se rappelle avec joie l'ivresse qui s'empara de lui à l'idée de travailler sur les « gros moteurs », y compris les moteurs du bombardier Avro Lancaster et Rolls Royce. « Je changeais les bougies d'allumage et je démarrais les avions, et j'avais

tout simplement envie de décoller », raconte-t-il en riant. Cet enivrement fut de courte durée, alors que les cieux se remplirent plus tard d'avions allemands chassant un avion allié qui retournait à la base et tentait désespérément d'atterrir en toute sécurité. « Quel sentiment atroce de voir un avion comptant sept membres d'équipage en flammes », raconte Jack avec tristesse. « C'était absolument terrifiant et triste à voir. Cette image ne quitte jamais notre esprit. » Les avions Gerry circulaient alors autour et tiraient sur le village, faisant plus de morts et causant plus de destruction et de peur au passage. Après son retour à Smiths Falls, à la fin de la guerre, trois Allemands arrivèrent l'année suivante dans le petit village à la recherche de travail. Au fil du temps, John se lia d'amitié avec l'un des hommes qui servit dans l'armée allemande. « C'était évident qu'ils avaient subi les mêmes pertes que nous et avaient suivi les mêmes ordres que nous », de dire Jack. Encore étroitement lié d'amitié avec cet homme, Jack croit que les sacrifices de guerre des deux côtés devraient servir d'avertissement aux futures générations. « J'espère que nous ne serons plus jamais confrontés à une telle horreur », affirme-t-il.



RENÉ MASSÉ

NÉ LE 13 NOVEMBRE 1924

À SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU, QUÉBEC

Comme de nombreux autres jeunes Canadiens de cette époque, René Massé s'enrôla à l'âge de 18 ans avec un sens de l'aventure face à la guerre. « Nous pensions être des hommes », affirme-t-il en songeant à son optimisme de jeunesse. Après son arrivée en Hollande en 1945 en tant que membre du Royal 22e Régiment, il constata que l'occupation allemande eu de graves conséquences

« *Nous avons tous des souvenirs dont nous préférons ne pas parler.* »

pour les Hollandais, et la famine sévissait. René se souvient des cessez-le-feu temporaires qui étaient négociés pour que les Canadiens puissent distribuer des vivres aux résidents désespérés avant la reprise des affrontements. Du même coup, comme les chaînes d'approvisionnement des Allemands essuyèrent de durs coups, ceux-ci s'empressèrent de s'accaparer des rations alimentaires aérolarguées par les Canadiens.

« La guerre est une horreur », affirme-t-il perdu dans ses pensées. « Nous avons tous des souvenirs dont nous préférons ne pas parler. » Après la capitulation des forces allemandes, le 5 mai 1945, le régiment de René eut pour mission d'escorter les prisonniers allemands de l'autre côté de la frontière. Son contact avec les soldats allemands lui confirma qu'« ils n'étaient que des êtres humains tout aussi heureux que nous que la guerre soit finie ». En 1967, une personne qu'il ne crut pas connaître lui offrit un verre dans un bar de Saint-Jean-sur-Richelieu, au Québec. L'homme en question, qui le reconnut, était l'un de ces soldats allemands, en voyage d'affaires d'Hambourg, que René avait escorté de l'autre côté de la frontière à la fin de la guerre. Les deux hommes purent finalement porter un toast à la paix.



LLOYD VINCENT HOOVER
NÉ LE 29 DÉCEMBRE 1922
À HAMILTON, EN ONTARIO

L'expérience de mécanicien radio-repérage qu'acquies Lloyd Hoover pendant la Deuxième Guerre mondiale fut une expérience d'apprentissage de loin supérieure à celle qu'il aurait eue s'il était demeuré à la maison et avait travaillé dans les fermes locales, ce qui semblait être le seul travail qu'on lui offrait après les études secondaires. S'enrôler était excitant, constituait une excellente occasion et permettait de toucher un chèque de paye stable. Toutefois, lorsqu'il tenta la première fois de s'enrôler, à l'âge de 19 ans, Lloyd fut rejeté à cause de sa vision faible. Peu de temps après, il effectua une autre tentative et rejoignit l'équipage de contrôle au sol en tant que mécanicien radio-repérage. Suite à sa formation militaire et en radio-repérage, Lloyd fut cantonné à la base de surveillance aérienne côtière de Bella Bella, près de Vancouver. Il eut l'occasion de travailler sur des hydravions militaires, y compris le PBY Catalina, un hydravion à coque servant de bombardier patrouilleur, à la conduite de guerre

« *Ce fut une expérience
inoubliable.* »

anti-sous-marine et à des missions de recherche et sauvetage. En 1944, après le Jour J, Lloyd fit partie d'un groupe de 5 000 mécaniciens radio-repérage dépêchés de l'autre côté de l'Atlantique

pour venir en aide à la *British Royal Air Force*. « Nous travaillions en coulisse, mais nous savions que nous contribuions à l'ensemble de l'effort », ajoute-t-il. Ayant servi en Écosse, en Irlande et en Angleterre, Lloyd est heureux d'avoir persisté dans ses efforts de s'enrôler. « Ce fut une expérience inoubliable », dit-il.



JOYCE TAYLOR

NÉE LE 9 OCTOBRE 1916

À PORT ANTONIO, EN JAMAÏQUE

Née et ayant grandi en Jamaïque, Joyce Taylor était avide d'aventure quand elle communiqua avec l'Ambassade du Canada pour s'enrôler. Ceci bien sûr exigeait d'immigrer au Canada, ce qu'elle était prête à faire. De nombreuses années auparavant, la meilleure amie de sa mère avait quitté l'île pour déménager au Canada, et dès son jeune âge, Joyce était fascinée par les histoires que racontait cette femme quand elle rentrait au pays.

« J'envisageais mon déménagement au Canada comme une aventure; servir était l'occasion de redonner quelque chose à ma nouvelle patrie. » Voyageant avec deux autres Jamaïquaines qu'elle connaissait, Joyce s'envola d'abord pour Miami et prit ensuite le train pour Toronto. « Les représentants de l'Armée sont venus nous rencontrer à la gare ferroviaire; on nous a envoyées à Kitchener pour un entraînement de base et ensuite nous avons été cantonnées à Ottawa. Tout était si intéressant et excitant. » Affectée au Directeur-Organisation à Ottawa, Joyce travailla pour le département qui supervisait le retour au pays du personnel de service après la guerre. « On ressentait beaucoup de satisfaction de savoir que l'on contribuait à réunir des familles, se souvient-elle. Il était temps de ramener les hommes à la maison. »

« Servir était l'occasion de redonner quelque chose à ma nouvelle patrie. »





GERALD FRY

NÉ LE 26 MAI 1924

À KARLSUHE, EN ALLEMAGNE

*« Aujourd’hui encore,
je ne sais pas
pourquoi on m’a
choisi, pourquoi on
a sauvé ma vie. »*

En tant que fils de médecin qui servit dans l’armée allemande lors de la Première Guerre mondiale, Gerald Fry ne songea jamais à révéler qu’il était Juif, sa famille s’étant assimilée il y a de cela plusieurs générations. Ce sentiment de sécurité changea du tout au tout après qu’Hitler eut promulgué, en 1935, les « lois de Nuremberg » qui légalisèrent la ségrégation ethnique des Juifs allemands. Alors que les Nazis accélérèrent leur régime d’oppression, la famille de Gerald craignit de plus en plus pour sa sécurité. En 1939, à l’âge de 15 ans, c’est avec beaucoup d’émotions qu’il quitta sa famille et s’embarqua pour l’Angleterre. Il fut l’un des 90 enfants juifs à avoir été commandités par l’ancien Premier ministre Lord Baldwin. « Aujourd’hui encore, je ne sais pas pourquoi on m’a choisi, pourquoi on a sauvé ma vie », raconte-t-il. Ce fut la dernière fois qu’il vit sa famille. En Angleterre, Gerald s’enrôla dans l’armée britannique et servit du Jour J au Jour J-E. « J’avais des comptes à régler avec les Allemands », ajoute-t-il. Le jour même où la guerre prit fin, Gerald fut affecté pendant deux ans à l’*Intelligence Corps* à titre d’interprète des crimes de guerre. Il fut attaché à un juge de la *British High Court* qui présida aux procès des criminels de guerre de deuxième degré, ceux qui exécutaient les ordres des principaux accusés de Nuremberg. Au terme de la guerre, Gerald apprit que sa famille avait été déportée au camp de concentration d’Auschwitz où eut lieu l’inimaginable génocide de plus de 1,1 million de Juifs. Le ressentiment et l’angoisse de Gerald sont toujours aussi forts. « Je ne crois pas que le pardon viendra au cours de ma vie », conclut-il.

THÉODE DESCHENEUX

Avec ses petites-filles

NÉ LE 21 JUILLET 1917

À NOTRE-DAME-DE-PIERREVILLE, QUÉBEC

La Guerre sévissait de l'autre côté de l'Atlantique, mais la bataille du golfe du Saint-Laurent nous rappela durement que le conflit avait atteint les rives du Canada. En 1941, Théode Descheneaux s'enrôla dans l'armée, mais demanda aussitôt son transfert dans la marine marchande. « Je croyais vraiment que je serais plus utile ici que de l'autre côté de l'Atlantique », a déclaré Théode. Le port de Montréal était devenu le principal port d'expédition de la côte Est canadienne et cet important axe de ravitaillement était fréquemment menacé par les sous-marins allemands qui tentaient ardemment de perturber le transfert de biens, y compris le bois et le carburant. Lorsque son équipage apprit qu'un navire canadien se trouvant à proximité avait été torpillé par un sous-marin et avait coulé, Théode se souvient de la peur qui s'empara de lui à l'idée que le même sous-marin venait tout juste de passer sous son navire. Peu après, ils se dirigèrent vers un endroit non loin de la Rivière Saguenay où ils se cachèrent pendant 7 jours alors que les navires allemands circulaient à proximité. Théode se souvient d'un autre moment où l'équipage l'échappa de justesse lorsqu'un gros objet s'approcha du navire, ainsi que du sentiment de soulagement que l'équipage ressentit lorsqu'il se rendit compte qu'il s'agissait d'une grosse baleine et non d'un sous-marin allemand. Au total, 72 navires de marine marchande furent perdus aux mains de l'ennemi. Théode est fier de son service militaire, mais il espère qu'aucune autre génération n'aura à subir des pertes de vie aussi importantes que celles qui se sont produites lors de la Seconde Guerre mondiale.

« *Je croyais vraiment
que je serais plus utile
ici que de l'autre côté
de l'Atlantique. »*



HOWARD LESLIE FOSTER

Avec son épouse Gwen

NÉ LE 25 NOVEMBRE 1921

À THORNLOE, EN ONTARIO

« *La distance nous
avait séparés,
mais le temps
nous a réunis.* »

Malgré la guerre qui sévissait outre-mer, les adolescents Howard Foster et Gwen Appleby amorcèrent lentement leurs fréquentations amoureuses marquées par de longues promenades à pied, de nombreuses heures de conversation et l'espoir secret d'un avenir plus sérieux ensemble. Toutefois, en 1942 la décision d'Howard de s'enrôler dans l'Armée de l'air (une excellente occasion d'obtenir une éducation et de gagner une expérience de la vie) eut de graves conséquences sur cette relation amoureuse florissante. Pendant qu'ils furent séparés, le jeune Howard se sentit coupable de retenir Gwen, une érudit dont l'avenir était prometteur. Gwen assista à la cérémonie de remise du brevet de pilote d'Howard, qui décrocha son diplôme de pilote après 14 mois d'entraînement rigoureux. Ils ne savaient pas à ce moment qu'ils ne se reverraient que six décennies plus tard. Toutes ces années, leurs vies prirent différents tournants et ils furent tous deux mariés et heureux, eurent des familles aimantes et réalisèrent des accomplissements sur le plan professionnel. Ayant tous deux perdu leurs conjoints bien-aimés, le temps semblait vouloir leur accorder une autre chance. En mai 2003, Howard prit son courage à deux mains et appela Gwen. « Les sentiments qui étaient en veilleuse pendant 60 ans ont refait surface », a affirmé Gwen en songeant à leur première conversation. « Il fallait boucler la boucle. » En octobre de la même année, ils s'épousèrent avec l'appui inconditionnel de leurs familles respectives. « La distance nous avait séparés, ajoute Howard, mais le temps nous a réunis. »



EARL B. MACNAUGHTON

NÉ LE 29 AOÛT 1919

À MAPLE, EN ONTARIO

« *Nous nous sentions responsables de les aider à se préparer du mieux possible.* »

Compte tenu de l'évolution rapide des nouvelles technologies dans les domaines de l'armement, des communications et des renseignements, les scientifiques jouèrent un rôle important lors de la Deuxième Guerre mondiale, à la fois pour leurs aptitudes stratégiques et de formation. Immédiatement après avoir

décroché son diplôme en mathématiques et en physique à la *University of Toronto*, en 1941, Earl MacNaughton participa à l'effort de guerre. « Les scientifiques contribuaient à former des nouvelles recrues dans l'armée, la marine et l'armée de l'air. On croyait qu'un cours d'introduction aux sciences de première année universitaire serait bénéfique pour les recrues », raconte Earl. Earl enseigna

ces cours en tant que civil. « Nous nous sentions responsables de les aider à se préparer du mieux possible », de dire Earl. Il prit ensuite part à des recherches opérationnelles visant à étudier l'efficacité des procédures d'attaques navales du Canada. Au printemps 1944, il devint officier de la Marine royale canadienne, ce qui lui permit de travailler directement sur des navires de la marine canadienne. Après la guerre, Earl eut la chance de monter à bord d'un sous-marin allemand caché à l'extérieur d'Halifax. « En examinant le journal de bord, nous avons constaté que pendant tout ce temps, eux aussi nous observaient. » Earl épousa Jean en 1943 et retourna à la *University of Toronto*. Après l'obtention de son doctorat en physique, il joignit, en 1949, la *University of Guelph* où l'immeuble MacNaughton fut érigé en l'honneur de ses contributions à la science.



EDWIN DOUGLAS WHILLANS

Avec sa famille

NÉ LE 3 OCTOBRE 1919

À VANCOUVER, EN COLOMBIE-BRITANNIQUE

« *C'était notre
devoir d'arrêter ce
fou et c'est ce que
nous avons fait.* »

Lorsque Doug Whillans raconte calmement ses jours dans l'Aviation royale du Canada, il parvient presque à nous faire croire que les 100 raids qu'il effectua n'étaient qu'une autre journée « au bureau ». « Dès que nous rejoignons l'escadron, nous allions essentiellement au travail. » En tant que radiotélégraphiste mitrailleur, l'équipage de Doug, qui comptait sept hommes, pilota en grande partie des bombardiers Lancaster et réalisa des sorties de nuit en Allemagne. Le nombre de morts et de blessés causés par ces sorties nocturnes eut clairement un effet sur ce pacifiste. « Nous essayions de ne pas penser aux effets des bombardements sur nos cibles, mais nous savions que le nombre de morts et de blessés était élevé d'un côté comme de l'autre », de dire Doug, qui a conservé ses livres de bord de toutes les régions que lui et son équipage bombardèrent. En fin de compte, Doug reconnaît que dans le cas de nombreux Allemands : « eux aussi ne suivaient que les ordres; ils étaient tout simplement dans le mauvais camp. C'était notre devoir d'arrêter ce fou et c'est ce que nous avons fait. » Les chasseurs furent souvent l'objet d'attaques intenses, et Doug et son équipage l'échappèrent de justesse à plusieurs reprises. Ce risque fut également amplifié par le cargo de bombes qui se trouvait à bord des chasseurs. « Nous vivions au jour le jour. Le danger était constant. » À la fin de la guerre, Doug fut heureux de rentrer à la maison et de retrouver sa femme Sylvia et son fils Bob, qui n'avait que six semaines lorsque Doug partit pour faire son service militaire.



Learn

ops

ops

Pesborough

ops

To

X-C

Bomb

ops

To

X

country

Air-Sea

ing

- Base

To

keipzig

To

Kiel

- Base

Schwahn dort

ing

Air - sea

Bremen



LLOYD GAUDETTE

Avec son épouse Terry

NÉ LE 14 JUIN 1922

À SASKATOON, EN SASKATCHEWAN

Lorsque les parents du Caporal Lloyd Gaudette entendirent quelqu'un cogner à leur porte la veille de Noël, ils furent terrifiés. À deux reprises, le 24 décembre 1943 et 1944, ils apprirent que leur fils, un artilleur des *48th Highlanders*, avait été « blessé au combat ». Lors de la première blessure, une balle d'un tireur d'élite frôla le front de Lloyd pendant un affrontement. Un an plus tard, la deuxième blessure rappelle de façon beaucoup plus permanente ce que de nombreuses personnes désignent de « Décembre sanglant », sur les premières lignes en Italie et qui se soldèrent par la bataille d'Ortona. Plus de 1 300 Canadiens périrent lors des combats très rapprochés qu'ils livrèrent dans le petit village italien. « J'étais en première ligne la plupart du temps », se rappelle Lloyd. Les soldats avançaient souvent en marchant sur les traces des chars d'assaut, présumant que les mines terrestres avaient explosé sous le poids des véhicules lourds. Ce ne fut pas le cas, comme le constata Lloyd qui se retrouva à 15 mètres du foyer de l'explosion et perdit par la suite sa jambe sous le genou. Malgré la gravité de sa blessure, Lloyd réalisa immédiatement qu'il avait eu de la chance d'avoir survécu à l'explosion. À l'hôpital, il se souvient de s'être dit : « J'ai survécu, je suis ici ». De nombreuses années plus tard, lorsqu'il est retourné en Italie avec son épouse Terry, il visita le cimetière de guerre d'Ortona. « Je connaissais presque tous les soldats en première ligne enterrés ici. »

« *J'étais en première ligne
la plupart du temps.* »

MAUREEN MARGARET HARWOOD
NÉE LE 13 FÉVRIER 1925
À BRIGHTON, SUSSEX, EN ANGLETERRE

Maureen déclara très tôt être une « enfant de l'armée » lorsque sa famille déménagea en Inde où son père servit dans le Corps de l'Armée indienne. Le gouvernement de l'Inde fut l'un des plus importants partisans des Alliés, déclarant la guerre à l'Allemagne en septembre 1939. Maureen s'enrôla dans le service militaire à 17 ans et devint ambulancière volontaire en Inde. Lorsque l'armée indienne engagea de violents combats avec les Japonais, Maureen transportait les soldats blessés de la station ferroviaire à l'hôpital. « Les atrocités de cette bataille étaient horribles, se souvient Maureen. Les hommes blessés étaient aussi meurtris sur le plan émotionnel que sur le plan physique. C'était effrayant d'imaginer ce qu'ils avaient vécu. » À 18 ans, Maureen devint cryptographe pour le Corps de l'Armée indienne et se souvient avoir été obligée de signer la *British Secret Services War Act*. « On nous avait prévenus que la sanction imposée si nous révélions le code était le peloton d'exécution. Cela nous rappelait très clairement à quel point le matériel avec lequel nous travaillions était important », de dire Maureen. De retour en Angleterre après le décès de son père, elle rejoignit la *Royal Navy* et continua son travail de cryptographe jusqu'à la fin de la guerre. « Nous étions convaincus que nous allions gagner, que les Alliés allaient combattre jusqu'au dernier homme pour arrêter les atrocités d'Hitler », ajoute Maureen.

« *Les hommes blessés étaient aussi meurtris sur le plan émotionnel que sur le plan physique.* »



GEORGES MAURICE LEONARD

Avec son épouse Jean

NÉ LE 22 AVRIL 1919

À MONTRÉAL, QUÉBEC

Plongé dans les dures réalités de la guerre, Maurice était l'un des quelque 48 000 militaires canadiens qui trouvèrent l'amour parmi les civils britanniques avec lesquels nombre d'entre eux entretenaient de fréquents rapports amicaux. Cantonnés sur une rue résidentielle, Maurice et ses colocataires furent accueillis chaleureusement par leurs voisins et plus particulièrement par une famille qui ouvrit ses portes, et surtout sa cuisine, aux jeunes soldats canadiens. L'amour entre Maurice et Jean, la cadette de la famille, grandit vite, si bien qu'après deux ans de fréquentations ils s'épousèrent le 1er juillet 1944, jour de la Fête du Dominion. « La guerre est une horreur, de dire Maurice, mais j'ai eu la chance de rencontrer l'imprévu. » En dépit du bonheur qu'il trouva en Angleterre, Maurice se souvient très bien de la misère que vécut le peuple britannique pendant la guerre. Stationné tout près de Londres, il fut à même de voir les suites du Blitz, les bombardements soutenus de Londres par les Allemands, au cours duquel 43 000 civils perdirent la vie. « On voyait et sentait la destruction et la peur tout autour de nous », se rappelle Maurice. « En plus de la peur constante, les restrictions et les rations étaient anormales, particulièrement pour les enfants. Ils ont perdu leur jeunesse. »

« *La guerre est une horreur, mais j'ai eu la chance de rencontrer l'imprévu.* »



VINCENT PATRICK CAVANAUGH
NÉ LE 13 AVRIL 1922
À ST. JOHN, AU NOUVEAU-BRUNSWICK

En tant que membre de la 1^{re} Division canadienne d'infanterie, l'unité de Vince Cavanaugh livra bataille en Italie, y compris sur la ligne d'Hitler. Il combattit également lors de la bataille d'Ortona et de la campagne de la rivière Moro. Des milliers de Canadiens

perdirent la vie lors de ces combats historiques. Humble, mais profondément fier de son service, Vince Cavanaugh se souvient que le temps passé au front italien fut toujours à l'intérieur du polygone de tir d'artillerie de l'ennemi. « Nous étions entraînés à être toujours prêts, se rappelle-t-il. Nous comptions les uns sur les autres pour rester en vie. » Cette profonde camaraderie était nécessaire pour survivre à la fatigue physique et émotionnelle des fréquents combats ainsi qu'aux rudes conditions de vie et climatiques. Vince se souvient ne pas avoir vu d'aliments frais pendant 6 mois, se nourrissant de viande et de légumes en conserve et de biscuits. De retour au Nouveau-Brunswick après la guerre, ce fut les couleurs qu'il remarqua en premier après avoir vu des uniformes verts et des environnements ternes pendant de nombreuses années. Neuf ans plus tard, Vince se réenrôla au service de l'OTAN comme technicien d'armes, jusqu'en 1972, et passa encore 11 ans à l'étranger, mais cette fois avec sa famille. « Je n'ai jamais oublié que le confort et la sécurité dont nous jouissons aujourd'hui résultent des sacrifices faits pendant la guerre. Il ne faut pas laisser la prochaine génération oublier le prix que nous avons payé pour notre liberté. »

« *Nous comptions les uns sur les autres pour rester en vie.* »





LLOYD DAVIS

NÉ LE 3 OCTOBRE 1920

À TORONTO, EN ONTARIO

« Je n'arrive toujours pas à comprendre comment une haine aussi ignoble que celle d'Hitler se soit répandue ainsi. »

En tant qu'officier des transmissions de la 2e Division canadienne de l'infanterie, Lloyd Davis était chargé d'établir et de maintenir la communication avec les quartiers généraux de la Brigade, de même qu'avec deux autres régiments et leur bataillon durant tout le combat. « Essentiellement, nous rapportions le

suivi des opérations sur le champ de bataille :

notre progression, les captures d'ennemis, les blessés et les morts, raconte Lloyd. Nous étions postés loin derrière les combattants, mais nous pouvions les entendre et nous étions toujours conscients que des hommes se faisaient abattre à quelques mètres de nous », se souvient Lloyd.

En dépit du fait qu'il n'était pas directement sur la ligne de tir, il ne pouvait s'empêcher de penser que le son des obus se rapprochait toujours. « On se demandait toujours si nous serions la cible du prochain obus », ajoute-t-il. Le régiment combattit lors de la Bataille

de Normandie, de la Bataille de l'Escaut et termina son déploiement par des affrontements en sol allemand. Pour Lloyd, il demeure inexplicable que les nazis aient réussi comme ils l'ont fait dans leur oppression et leur comportement inadmissible à l'égard d'innocents citoyens juifs. « Je n'arrive toujours pas à comprendre comment une haine aussi ignoble que celle d'Hitler se soit répandue ainsi. Nous savions qu'il fallait que cela cesse. Nous savions que c'était notre travail. » À son retour à la maison après la guerre, Lloyd s'enrôla dans l'armée de réserve à Toronto, et demeura actif pendant 25 ans; il termina sa carrière en tant capitaine et capitaine-adjutant du régiment.

JOHN ANGUS McDONALD
(avec sa fille Janine Seaver)

NÉ LE 18 MARS 1918

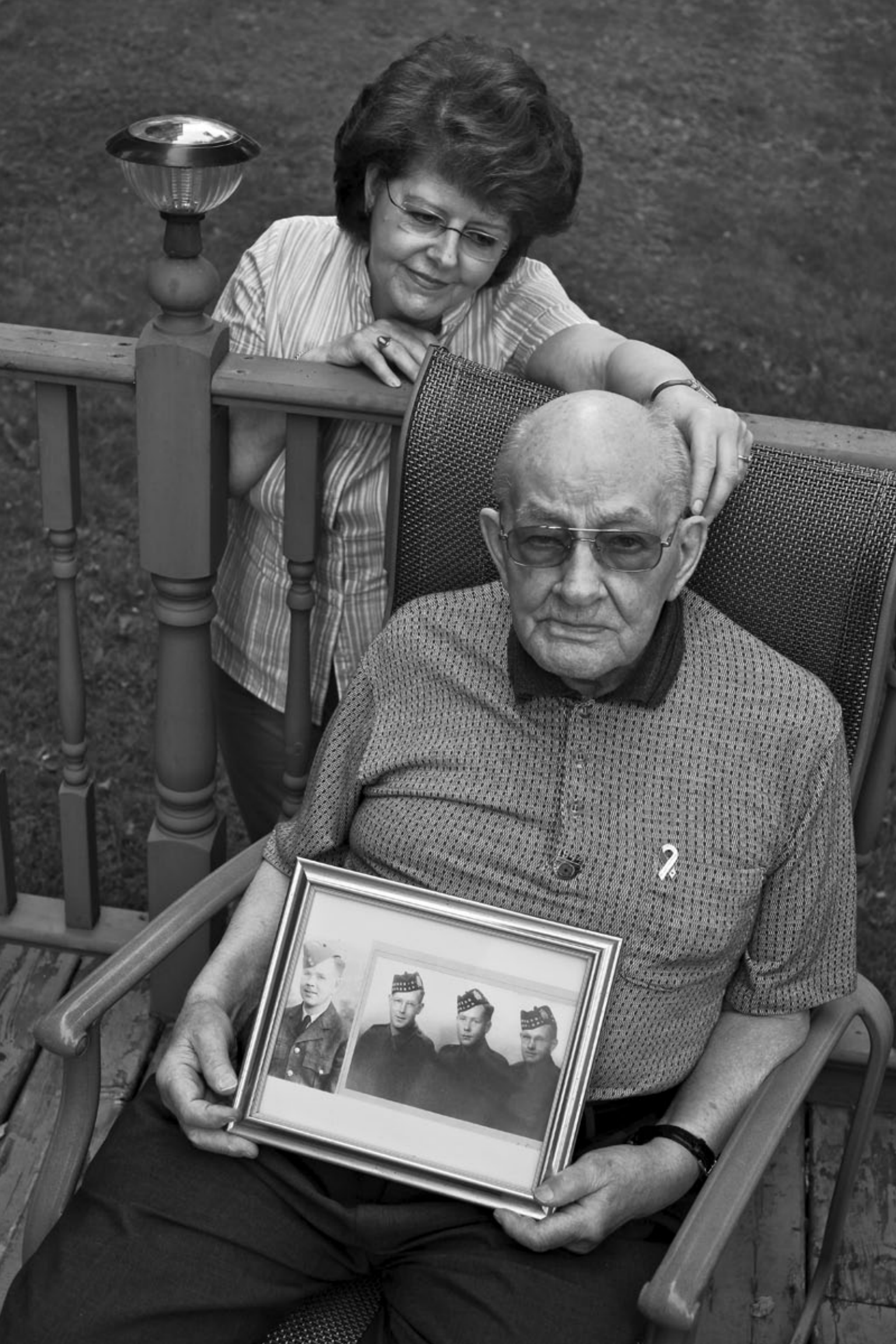
À LANCASTER TOWNSHIP, EN ONTARIO

John McDonald se rappelle la fierté qu'il a ressentie lorsqu'il s'enrôla avec ses trois frères pour combattre dans la Deuxième Guerre mondiale. Son frère aîné, Donald, choisit l'Armée de l'air, alors que James, John et Francis s'enrôlèrent dans l'Armée, servant dans les *Highlanders 1st Battalion* de Stormont, Dundas et Glengarry. Assis dans un pub local pour célébrer l'occasion, le frère cadet de John, Francis, fit une sinistre prédiction. « Il nous a dit : Nous ne reviendrons pas tous à la maison », raconte John solennellement. Il eut raison. Un mois après que leur régiment participa à l'invasion de Normandie le Jour J, le 6 juin 1944, John apprit que son frère Francis avait reçu du shrapnel dans l'aine. On lui dit de ne pas s'inquiéter parce que la blessure n'était pas profonde et que Francis serait transféré dans un hôpital anglais pour se rétablir. Ce même soir, John écrivit une lettre à son frère pour lui offrir ses vœux de prompt rétablissement. À l'insu de John, une avancée venant du sud ferma le pont local et ne permit que les traversées à sens unique cette nuit-là. Au

« *Nous ne rentrerons
pas tous à la maison.* »

moment où on transporta Francis, il était trop faible pour supporter le choc de l'amputation qu'il fallut pratiquer, et il rendit l'âme. Comme la bataille de Caen sévissait encore, ce n'est qu'une

semaine plus tard que John apprit la mort de son frère. La médaille de Francis et la Croix d'argent de sa mère sont en montre dans le musée Mémorial de Caen pour la paix, en banlieue de Normandie en France, et représentent le sacrifice qu'a fait le Canada pour la liberté.



WILLIAM LOCKWOOD
NÉ LE 29 DÉCEMBRE 1917
À RENFREW, EN ONTARIO

*« À défaut d'être
sauvés, ils
méritaient qu'on
les commémore. »*

Bill Lockwood préfère être reconnu pour son dévouement d'aviateur et non pour l'épreuve qu'il traversa après qu'il fut fait prisonnier de guerre (PG), mais il mérite le titre de héros pour les deux. « J'ai été entraîné pour être un combattant et non un prisonnier », ajoute Bill catégoriquement, mais ses émotions sont encore à fleur de peau et laissent présager que dans ses moments de silence, ces souvenirs sont encore frais à sa mémoire. En tant que capitaine d'aviation de l'Aviation royale du Canada, Bill fut cantonné en Asie du Sud-Est pendant la Deuxième Guerre mondiale. L'escadron de 650 pilotes fut forcé de se rendre aux Japonais au moment de la chute de Singapour. Le cauchemar de Bill dura plus de trois ans, et ce dernier connut la famine, la maladie et la brutalité aux mains de ses ravisseurs. Pendant qu'on les déplaça de l'autre côté du Pacifique, plus de 300 prisonniers de guerre moururent de faim, des suites de maladies et à cause des fréquents bombardements provenant des avions des alliés qui ignoraient que leurs hommes se trouvaient à bord du navire japonais. Bill eut la tâche de présider aux enterrements de chaque homme qui, compte tenu des circonstances, ne consistaient qu'en une courte bénédiction pendant que les corps descendaient dans l'océan. Bill possède encore le journal qu'il rédigea à bord du navire et dans lequel il consigna les noms de chaque homme décédé. « À défaut d'être sauvés, ils méritaient qu'on les commémore. » Pesant moins de 50 kg lorsqu'il fut libéré, en 1945, Bill prit conscience de sa propre mortalité. « Nous étions à bout de force », de dire Bill. « Je sais que je n'aurais pas survécu encore bien longtemps. »



Wm. J. ...
Gunsberg

Wm. Williams
Cpl. Weather
Hughes. D. C. 110
127

B. B. Baim
Cpl. Maudsley
Cpl. Muehle
J. Jones 900
G. G. Gage

Clark C.P.
Hawcutt A.

10
13
14

Miller

2
3
36

13
4
5

(150)
16

Broughton
C. D. Sore
C. Chandler
Bissett
King A.
Woodrums
Wooten

11
12

Rodgers
Kutson C. M.
De Vries
Baird
H. H. H. H.

7
(150)
7
(150)

W. H. H. H.
H. H. H. H.
H. H. H. H.
H. H. H. H.

(150)



ALDO GERALD RUSCONI
NÉ LE 8 NOVEMBRE 1922
À RÉGINA, EN SASKATCHEWAN

C'est plus que des souvenirs nostalgiques qui ont surgi à l'esprit de Gerald Rusconi, membre de la Première Force de Service spécial conjointe Canada-États-Unis, lorsqu'il a regardé, il y a quelques années, « La Brigade du diable », un film de 1968. Il revécut plutôt les émotions de savoir qu'il fut l'un des 17 hommes sur 250 membres originaux de son régiment, à survivre. La Première Force de Service spécial fut créée comme groupe d'assauts polyvalents et suivit un entraînement physique intensif avant d'être envoyée en territoire ennemi pour y causer des ravages et en prendre le contrôle militaire. « On nous a dit que nous étions la meilleure unité de combat », se souvient Gerry. « Les Américains et les Britanniques tentaient depuis 6 semaines de s'emparer de *Monte La Difensa* en Italie. Nous l'avons conquis en 6 heures. » Les Allemands surnommèrent vite la brigade *The Black Devils*. Les soldats d'élite aimaient le danger et leur bataille fut aussi mémorable que le grand nombre de morts et de blessés qui avoisinait les 40 %. En dépit des nombreuses blessures par balles et par obus, Gerry se souvient que leur dernière journée en tant qu'unité de combat fut « Le jour le plus triste de ma vie à cette date ». Sept jours après son retour à la maison, Gerry épousa Betty et ils eurent 3 garçons. Son fils cadet Garth ajoute : « Il ne nous a pas beaucoup parlé de la guerre et il nous a fallu pas mal de temps pour nous rendre compte qu'il avait fait partie de cette incroyable histoire. Nous sommes très fiers de ce qu'il a accompli pour le Canada, et du mari et père qu'il a été à la maison ».

« *On nous a dit
que nous étions
la meilleure unité
de combat.* »

DOREEN MANLEY

NÉE LE 17 AVRIL 1926

À BRADFORD, YORKSHIRE, EN ANGLETERRE

« *Ce n'est pas quelque chose dont on veut se rappeler, mais c'est quelque chose qu'on ne peut oublier.* »

Ayant grandi à Bradford, au Yorkshire, Doreen Manley se souvient que les raids aériens allemands étaient une toile de fond terrifiante à la Deuxième Guerre mondiale. Elle se souvient de s'être empressée vers l'abri antiaérien situé dans le jardin de sa famille lorsque la mitrailleuse d'un avion Gerry volant à très basse altitude cribla sa rue résidentielle de balles. Sa famille vécut dans cet abri pendant trois mois,

ne prenant l'air frais que quelques moments à la fois. « Ce n'est pas quelque chose dont on veut se rappeler, mais c'est quelque chose qu'on ne peut oublier, affirme Doreen paisiblement. Nous ne savions jamais si nous serions vivants le lendemain. » Les avions volaient tellement près des maisons que Doreen se rappelle avoir vu les visages endurcis des pilotes allemands. En 1940, le magasin Marks & Spencer de la ville fut frappé, ce qui causa l'éclatement d'un conduit d'eau dans le sous-sol où de nombreuses personnes avaient trouvé refuge, notamment des douzaines de femmes et d'enfants. Deux des amis de Doreen se noyèrent dans cet espace serré. À l'âge de 17 ans, Doreen rejoignit le *Women's Land Army and the Women's Timber Corps*. Chargé de fournir de la nourriture et du bois au Royaume-Uni, à la place des hommes partis au service militaire, le Corps était un travail physique exigeant, mais Doreen adora l'aventure. « Nous utilisions des haches de six livres pour couper des arbres, et nous soulevions des planches de bois de six pieds. Nous accomplissions le travail des hommes pour qu'ils puissent servir leur pays », affirme-t-elle. En 2008, Doreen fut récipiendaire d'une médaille du gouvernement du R.-U. commémorant les efforts déployés par les femmes pendant la Deuxième Guerre mondiale.



BILL ROYDS

NÉ LE 11 AVRIL 1922

À KENORA, EN ONTARIO

En songeant à son service militaire en tant que matelot de 3e classe sur la frégate HMCS Saint John, Bill Royds se rappelle avec émotion de sa chance de voyager à travers le monde alors qu'il était un jeune homme de 19 ans. « C'était une occasion incroyable pour un garçon du Nord de l'Ontario », ajoute-t-il. Et également une expérience excitante. Les frégates étaient des vaisseaux d'escorte, également équipées pour la guerre anti-sous-marine. La frégate Saint John était reconnue pour avoir fait couler deux sous-marins allemands dans la Manche, à proximité des côtes de l'Écosse. Les deux sous-marins, l'U 247 et l'U-309, comptaient à leur bord plus de 100 Allemands, et Bill se souvient de l'euphorie qui s'empara des matelots lorsqu'on leur confirma qu'ils avaient en effet touché leurs cibles. « Ils tentaient de nous tuer. Notre mission consistait à en faire de même. Chose certaine, c'est que nous avons célébré », affirme Bill. Il se rappelle également que la marine imposait une ferme discipline et que la vie à bord d'un navire était parfois difficile. « Mais nous étions jeunes et fiers de servir, se rappelle-t-il. Nous ne servions pas pour les conditions, nous servions pour la cause. »

« Ils tentaient de nous tuer. Notre mission consistait à en faire de même. »



ROBERT GORDON SAWDON
NÉ LE 24 FÉVRIER 1925
À WINNIPEG, AU MANITOBA

Dans ses mémoires de guerre intitulés *Another River to Cross*, Robert Sawdon raconte plusieurs échappées belles qui lui rappellent chaque jour à quel point il eut de la chance de survivre pour raconter ses aventures. Son frère aîné James, l'un des trois garçons Sawdon à servir dans l'Armée,

« *Lorsque je suis
entré au cimetière,
j'entendais encore le
bruit des combats. »*

ne fut pas aussi chanceux. James perdit la vie le 6 juin 1944 lors du débarquement sur la plage Juno, lorsqu'il fut abattu par des mitraillettes et des tirs de mortier. On estime à 359 le nombre de Canadiens qui périrent lors du débarquement initial. « Le sable et le sol de France sont imprégnés de leur sang », ajoute Robert solennellement.

Après la guerre, Robert visita le cimetière de guerre canadien de Beny-sur-Mer, près de Normandie, en France. « Tout autour de moi il semblait y avoir une aura de paix et de sérénité, mais, raconte-t-il, du même coup, lorsque je suis entré au cimetière, j'entendais encore le bruit des combats. J'entendais le tonnerre de l'artillerie, le son assourdissant des mitraillettes, le bruit semblable à des sirènes provenant des obus de la *Minnenwerfer* et le cliquetis des chars d'assaut qui rôdaient. » Robert fut renversé de voir les dates de naissance gravées sur les pierres tombales. Elles lui rappelèrent avec tristesse que la plupart des hommes morts au combat et inhumés n'étaient que des adolescents ou de jeunes adultes. « Ces braves hommes ont fait le plus grand cadeau à leurs semblables; ils ont donné leur vie, affirme Robert. Ils ne sont pas morts en vain. Il fallait anéantir ce brutal régime pour que règne de nouveau la liberté. »



FRED STRINGFELLOW
Avec son épouse Jessie

NÉ LE 6 MAI 1923

À TISDALE, EN SASKATCHEWAN

Fred Stringfellow n'avait que 17 ans lorsqu'il s'enrôla. « Beaucoup de choses se faisaient rares chez nous, particulièrement les emplois et l'argent », se souvient Fred. Parmi les sept enfants de sa famille, trois entrèrent au service. « Nous croyons que c'était difficile pour nous, mais en fait c'était encore plus difficile pour les mères. Elles étaient inquiètes à toute heure du jour », a ajouté Fred. Fred servit dans le 8e régiment de reconnaissance RECCE dont la mission consistait à découvrir l'emplacement et les capacités des bataillons ennemis. Le régiment dut s'approcher très près des Allemands et les surprises étaient fréquentes; cela signifiait souvent qu'il fallait se cacher très près de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts. « J'ai appris assez rapidement que si on entendait le fusil, tout allait bien. Sinon, nous n'étions pas mieux que morts. » Arrivé sur les côtes de Normandie quelques semaines après le Jour J, Fred conduisit un camion hydrofuge se trouvant sur la péniche de débarquement stationné à la plage Juno, alors que les forces alliées se frayèrent un chemin dans la France occupée. « Chaque jour nous l'échappions belle, ajoute Fred, mais lorsque nous apprenions ce que faisait Hitler, nous combattions avec un peu plus d'ardeur. Nous voulions combattre pour ceux qui ne rentreraient jamais à la maison. » Le régiment 8e RECCE fut dans le feu de l'action jusqu'à la fin de la guerre qui coïncida avec son anniversaire; un merveilleux cadeau, se souvient-il. De retour à la maison, Fred fit la connaissance de Jessie qui perdit son mari à la guerre. Ils sont mariés depuis 62 ans.

« Chaque jour nous l'échappions belle, mais lorsque nous apprenions ce que faisait Hitler, nous combattions avec un peu plus d'ardeur. »





DR ELDON COMFORT
NÉ LE 4 OCTOBRE
À SASKATOON, EN SASKATCHEWAN

*« J'en ai conclu qu'il
devait y avoir un
meilleur moyen. »*

Lorsque le Dr Eldon Comfort s'enrôla, il croyait que l'ennemi était à ce point malveillant que la fin justifiait les moyens. Toutefois, ses expériences lui laissèrent une tout autre impression. « Je me suis vite rendu compte que l'ennemi était effectivement Hitler et ceux qui exécutaient ses ordres, mais non les soldats qui étaient au front allemand », explique-t-il. « J'en ai conclu qu'il devait y avoir un meilleur moyen. » En qualité de lieutenant de la 2e division de l'armée, il supervisa un groupe d'officiers radio, téléphoniques et répartiteurs responsables de diriger le tir des canons vers le front. « On se rend compte rapidement de la gravité de ses responsabilités », ajoute-t-il. Alors que les alliés commençaient à planifier leur offensive finale en 1945, on demanda à Eldon de créer un diagramme de signalisation pour l'offensive. L'offensive comporta de l'artillerie lourde et des milliers de fusils visant à affaiblir la région et à permettre aux troupes d'avancer. « Je n'ai jamais cessé de penser au nombre de personnes qui ont péri dans ses positions », dit-il paisiblement. La désillusion d'Eldon l'incita à militer pour la paix; son influence sur le mouvement fut reconnue en 2001 lorsque la *University of Victoria* lui conféra un doctorat honorifique en lettres sacrées. Eldon coordonne une cérémonie annuelle du jour du Souvenir au *Gibson Retirement Home*, où il réside. « Les gens doivent se souvenir de ce qui s'est passé réellement, dit-il. Le but n'est pas de glorifier la guerre, mais bien de se rappeler qu'il faut témoigner du respect à ceux qui ont perdu la vie. »

SANDRA WILLIAMS
NÉE LE 27 AVRIL 1922
À BURNABY, EN COLOMBIE-BRITANNIQUE

« *Nous échappions au stress de la guerre pendant une courte période de temps.* »

Consciente de la vulnérabilité du Canada face à l'offensive japonaise menée sur la côte du Pacifique, Coal Harbour, située sur la pointe de l'île de Vancouver, était l'une des bases de surveillance intérieure. Au terme d'un entraînement de base et d'une formation sur le code Morse, on envoya Sandra Williams à Coal Harbour afin d'y

occuper le poste de radiotélégraphiste à terre (WOG). Travaillant en équipe de quatre, les femmes écoutaient et enregistraient les messages japonais interceptés des sous-marins se trouvant à proximité, dans les eaux du Pacifique. « Nous ne savions pas ce que signifiaient les codes. Notre travail consistait à les enregistrer et à les remettre à la traduction », affirme Sandra. Les membres du petit équipage de l'île, soit environ 15 femmes et 150 hommes devinrent très près et prirent soin les uns des autres, particulièrement des jeunes filles. « Nous croyions pouvoir demeurer en contact pour toujours, mais le temps n'a pas arrangé les choses », ajoute-t-elle. La situation géographique de la base leur permettait de visiter des destinations intéressantes lorsqu'on leur accordait un congé, et elle se rappelle avec plaisir d'avoir fait de l'autostop dans son uniforme jusqu'au Mexique et à Hollywood. « Partout où nous allions, nous étions traités comme des rois. Ce traitement était très bon pour notre moral. Nous échappions au stress de la guerre pendant une courte période de temps. » Malgré le fait d'avoir été sur le qui-vive lors d'une invasion japonaise, à la maison, Sandra croyait que l'internement des Canadiens d'origine japonaise était injuste et honteux. « Ils méritaient mieux », dit-elle.



KEN ARCHIBALD

NÉ LE 19 JUILLET 1920

À MONTRÉAL, QUÉBEC

*« On se sentait tellement
impuissant; on voyait
les bombes tomber et
on n’y pouvait rien. »*

Ken Archibald ne rejoignit pas l’Armée de l’air en tant que pilote; il la rejoignit en tant qu’opérateur radio, et il forma rapidement des aspirants signaleurs à Trenton. « Ce que je voulais vraiment, c’était de voler. » Au cours de sa jeunesse, Ken prit des leçons de pilotage et, à l’âge de 22 ans, il décrocha le titre de lieutenant d’aviation. Cantonné au Canada, il effectua de nombreux vols long-courriers de l’autre côté de l’Atlantique, transportant des biens, notamment des documents confidentiels, du courrier pour les troupes et des armes. « Les avions allaient et venaient sans cesse, de dire Ken. Nous n’avions que très peu de répit entre les vols et les conditions météorologiques rendaient les traversées extrêmement dangereuses. Mais c’était toujours une aventure. » Les avions-cargos étaient des cibles convoitées par les Allemands qui tentaient d’interrompre la circulation d’information et de documents classifiés, et Ken se rappelle avec tristesse qu’il apprenait souvent, après avoir atterri, qu’un autre de ses amis manquait à l’appel au cours de la nuit. Parfois, pendant qu’ils traversaient l’Atlantique, ils voyaient les navires de guerre alliés sous attaque qui étaient en détresse. « On se sentait tellement impuissant; on voyait les bombes tomber et on n’y pouvait rien. Tout ce qu’on pouvait faire c’était de demander des secours par radio. » Lors de la traversée au-dessus de la Manche, à proximité de Dunkirk, l’équipage de Ken fit l’objet d’une offensive qui cribla le C-47 de 211 balles. « Puis, affirme Ken, la paix s’installe et nous poursuivons tous notre vie. Nous n’oublions pas, mais nous poursuivons simplement notre vie. »



RICHARD ALAN KUNZE

Avec son épouse Vera

NÉ LE 21 OCTOBRE 1921

À TORONTO, EN ONTARIO

S'enrôlant en 1942 à l'âge de 21 ans, Richard Kunze voulait à la fois servir son pays et lutter contre la discrimination persistante dirigée contre lui, un descendant allemand vivant à Toronto à l'époque de la guerre. « Mon nom de famille suffisait, semble-t-il, à remettre ma loyauté immédiatement en question. » Ironiquement, son père immigra lui-même au Canada pour fuir la violence et l'oppression croissantes sous l'empire allemand. Initialement un volontaire chimique dans l'armée, les cicatrices invalidantes causées par les brûlures de gaz moutarde sont encore une source de souffrance pour Richard.

« *Un honorable soldat
a perdu sa vie en
sauvant la mienne.* »

Ses cicatrices étaient d'une telle ampleur que l'armée résista initialement à l'envoyer en service outre-mer craignant qu'il soit capturé pour obtenir des renseignements sur la conduite d'une guerre chimique. Ultérieurement, il fut autorisé à faire son service actif et combattit en France, en

Belgique, en Hollande et en Allemagne. Son régiment essuya de lourdes pertes et sa propre survie ne fut qu'une question de destinée. Quelques soldats étaient en train de déplacer une grosse arme de guerre lorsque le moteur explosa. Le soldat en avant de lui reçut le plein impact de l'explosion tandis que Richard survécut. « Un honorable soldat a perdu sa vie en sauvant la mienne », raconte Richard. Malgré les années, la douleur de ses cicatrices demeure constante, mais il la supporte avec fierté. « Il faut oublier et continuer. J'ai choisi de servir mon pays et j'en suis fier. »



FRANCIS CURRY

NÉ LE 7 JANVIER 1920

À WINNIPEG, AU MANITOBA

*« Je suis parti jeune,
à l'âge de 20 ans, et
je suis rentré vieilli,
à l'âge de seulement
26 ans. »*

Francis Curry s'enrôla dans la Marine royale canadienne en 1940, immédiatement après avoir terminé ses études secondaires. « Je suis parti jeune, à l'âge de 20 ans, et je suis rentré vieilli, à l'âge de seulement 26 ans », raconte-t-il. Malgré la stricte interdiction imposée par le code de conduite de la marine, Francis conserva un journal détaillé pendant ses années en mer. Le journal de cinq ans l'aida par la suite à documenter ses expériences de guerre dans deux livres qu'il publia, et le document original se trouve maintenant à Archives Canada. Ces souvenirs racontent en détail les années où il fut matelot de première classe dans la marine, servant à bord de corvettes. Les convois de corvettes constituaient une mesure de défense importante pour les alliés pendant la bataille de l'Atlantique, et leur mission consistait à protéger les convois de navires de marchandises traversant l'Atlantique avec des provisions, y compris de la nourriture, des munitions et du pétrole. Ils envoyèrent également de nombreuses bombes sous-marines à des sous-marins allemands cachés. Francis était responsable de transmettre des signaux sonar au capitaine, pendant une attaque. Les conditions météorologiques extrêmes dans l'Atlantique rendaient les conditions dangereuses, notamment lorsque de la glace d'un pied d'épaisseur s'accumulait sur le pont. Il affirme que les conditions n'étaient pas tellement mieux sous le pont. « Nous étions souvent puants et affamés. La guerre sévissait tout autour de nous et puis, soudainement, un navire explosait à distance, se souvient Francis. Certains hommes ont préféré se jeter par-dessus bord que de poursuivre le combat », ajoute-t-il.





JEAN NORRIS
NÉE LE 5 AOÛT 1924
À MITCHELL, EN ONTARIO

Jean Norris n'avait que 18 ans lorsqu'elle s'enrôla dans le Service féminin de l'Armée canadienne, suivant les traces de son père, son oncle et son frère, ainsi que son futur mari Merlyn. Son numéro d'insigne, W1317, indiquait son statut; en effet, elle fut parmi les 2 000 premières femmes à s'enrôler, et suivit

« *Nous devons grandir en vitesse et accepter le chagrin causé par la guerre.* »

son entraînement à Sainte-Anne-de-Bellevue. « Je tenais à continuer la tradition familiale, affirme Jean. J'étais fière d'être une femme au service de mon pays. » Stationnée à la base militaire d'Ipperwash en Ontario, Jean se rappelle très clairement que ces années passées au service de son pays furent une incroyable expérience d'apprentissage qu'elle prenait très au sérieux. Jean fut affectée au service des dossiers et chargée de coordonner les documents des soldats qui partaient outre-mer après leur formation de base.

Elle se souvient précisément d'un groupe de soldats, rempli d'espoir et de fierté à leur départ, qui ne réussirent pas à atteindre leur destination sur la côte italienne et périrent au cours d'un raid aérien. Suite à cette tragédie, il fallut aviser leurs familles. « Nous devons grandir en vitesse et accepter le chagrin causé par la guerre », ajoute Jean d'une voix douce. Lorsque nous avons demandé à Jean quel message elle souhaitait transmettre aux jeunes d'aujourd'hui, elle offrit ce sage conseil dans le contexte de la guerre qui sévit en Afghanistan : « Aimez votre prochain. S'il y avait plus d'amour dans le monde, il n'y aurait pas de guerres. Il n'y aurait pas d'énormes pertes de vie. »

DONALD FETTES

NÉ LE 21 OCTOBRE 1923

À GRAVENHURST, EN ONTARIO

*« Je ne crois pas
avoir eu un
meilleur sentiment
de satisfaction
dans ma vie que
lorsque j'ai ramené
ces garçons. »*

Le service obligatoire étant imminent, Don Fettes, âgé de 18 ans, prit la décision de s'enrôler dans l'Aviation royale du Canada. Malgré son problème de perception du relief, il fut accepté et formé en tant qu'officier mécanicien de bord, ce qui exigeait à la fois de copiloter l'avion et de surveiller les quatre moteurs de 1 000 lb de chevaux-vapeur à bord. Participant à six raids, réalisés en majeure partie au moyen d'un bombardier Lancaster, Don se souvient à la fois de la peur et de l'excitation qu'il ressentit lors des missions nocturnes. « La puissance des moteurs faisait trembler l'avion, et nous pouvions voir tout ce qui se passait en bas, se souvient-il. C'était effrayant, mais excitant. » L'autre rôle que Don jouait consistait à larguer par-dessus les cibles des « paillettes » (également appelées plaquettes de brouillage) servant de contre-mesure. Les paillettes contenaient des morceaux d'aluminium minces enrobés dans du papier qui, lorsqu'on les larguait, se dispersaient pour former un nuage et bloquer le radar ennemi. Lors de sa première mission, il oublia de déchirer le papier et fut par la suite réprimandé pour « n'avoir causé pas plus qu'un risque de frapper quelqu'un sur la tête », dit-il en riant. À la fin de la guerre, Don demeura sur place et se porta volontaire pour accomplir trois missions qui consistaient à ramener les prisonniers de guerre des forces alliées en Angleterre. « Nous n'avions jamais vu un groupe d'hommes aussi amaigris. Nous étions humbles face à ce qu'ils avaient vécu », se rappelle-t-il. « Je ne crois pas avoir eu un meilleur sentiment de satisfaction dans ma vie que lorsque j'ai ramené ces garçons », ajoute Don avec fierté.



FRED RODWAY

NÉ LE 29 NOVEMBRE 1922

À HALKIRK, EN ALBERTA

Lorsque Fred Rodway s'enrôla dans la Marine canadienne à l'âge de 19 ans, il se souvient que « la plus grande quantité d'eau que je n'avais jamais vue était celle du bain ». Le soutier de 1^{re} classe fut affecté à la frégate *HMCS Nene*. Un soir, alors que le navire traversait les eaux turbulentes de la mer du Nord, Fred s'aventura sur le pont pour respirer un peu d'air frais. Les eaux étaient dangereuses et une houle inattendue emporta Fred par-dessus bord. Ses vifs réflexes l'empêchèrent de tomber immédiatement dans les eaux glaciales, et il tint bon courageusement tandis que l'eau froide clapotait contre ses jambes. Ne lui restant plus que quelques secondes de force, Fred fut miraculeusement sauvé par son camarade de bord, Ralph Patterson. Ils communiquent encore par téléphone une fois par mois. Le navire de Fred faisait partie d'un groupe de navires d'escorte qui fut témoin de la capitulation et de l'abandon de 15 sous-marins allemands après le Jour V-E et qui se chargea de les transborder au nord de l'Écosse. « De près, nous pouvions constater que les sous-marins allemands étaient mieux équipés, mais nous savions que nous avions vaincu grâce à notre ténacité et notre admiration à l'égard de notre détermination », a déclaré Fred en décrivant la victoire des Forces alliées. « Sur le navire *Nene*, nous étions tous très proches, jeunes et remplis de confiance. Je ne crois pas que le danger nous préoccupait. Par contre, nous savons tous que les guerres n'arrangent rien et je ne veux pas glorifier la guerre, parce qu'elle n'est jamais glorieuse. »

*« Je ne veux pas
glorifier la guerre
parce qu'elle n'est
jamais glorieuse. »*



FREDRICK SHORT ANDREWS

NÉ LE 22 JUILLET 1921

À WINTERTON, TRINITY BAY, À TERRE-NEUVE

Fred Andrews s'est enrôlé dans les forces armées pour combattre la menace allemande. Ainsi, il fut étonné lorsque, le 4 mai 1945, son régiment reçut l'ordre de tirer ses huit derniers coups. « Nous combattions activement le long de la mer Baltique lorsque nous avons reçu l'ordre et nous n'arrivions pas à y croire », raconte-t-il. Le plus difficile fut l'ordre de maintenir les positions. Pendant que le reste des alliés célébrait, Fred, un artilleur, et son régiment maintinrent leurs positions pendant trois jours supplémentaires, jusqu'à ce que le cessez-le-feu fut confirmé. Après sept ans de service, il attendait cette journée avec impatience. Plus tôt en 1944, Fred cueillit un coquelicot lorsqu'il marchait à travers les Flandres de Normandie. Ayant quitté la maison depuis l'âge de 18 ans, Fred se rappelle : « Je savais que le lieu où je marchais avait été la scène de moments historiques », lorsqu'il faisait son chemin dans la

« *Je savais que le lieu où
je marchais avait été
la scène de moments
historiques.* »

campagne. Il recouvrit le coquelicot avec l'emballage de craquelins de sa ration, trouva une enveloppe et la posta à sa mère. Sa mère garda le coquelicot dans sa bible jusqu'à sa mort et le légua à Fred dans son testament. Aujourd'hui, le coquelicot, toujours dans son emballage original, demeure soigneusement rangé. À la fois fragile et fané, le coquelicot nous souligne

la fragilité des anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale, 65 ans plus tard. Ancien enseignant, Fred continue de rédiger ses mémoires et a publié trois livres de poésie sur la guerre et la foi.







WILLIAM TINDALL
NÉ LE 13 JANVIER 1923
À TORONTO, EN ONTARIO

En 1940, Bill Tindall, âgé de 17 ans, fit preuve de créativité pour convaincre les responsables de l'enrôler dans le *Governor General's Horse Guards* en gardant son âge secret. En rétrospective, il reconnaît que dans son empressement à s'enrôler, il perdit ses années d'adolescence, mais il ajoute : « Ma vie dans l'armée était une éducation qu'on ne peut obtenir nulle part ailleurs. » Lorsqu'on découvrit son âge véritable, peu de temps après, on l'envoya dans une unité de transit jusqu'à ce qu'on apprit qu'il avait déjà reçu une formation en conception de machine. Il fut alors affecté au Génie royal canadien dont la mission consistait à construire en Angleterre des hôpitaux, des bases, des routes et des ponts pour soutenir les forces alliées. Dix-huit jours après l'invasion du jour J en Normandie, Bill et son groupe débarquèrent parmi des milliers de troupes. « Pour chaque combattant en première ligne, on comptait 10 soldats en coulisse affectés à construire, réparer ou cuisiner », ajoute-t-il. En 1945, lorsqu'on déclara victoire, Bill fut transféré à la *3rd Canadian Cemetery Construction Company* à Lille, en France. Son unité avait pour mission de s'assurer que les soldats canadiens qui périrent au combat et furent enterrés dans des tombes improvisées ou laissées au champ de bataille reçurent des funérailles militaires dignes dans un cimetière canadien. « Lorsqu'on voit leurs tombes, on se rend compte que ces jeunes hommes ne vivront jamais les moments importants de la vie. En revanche, nous avons eu la chance de rentrer à la maison pour vivre notre vie. Les sacrifices qu'ils ont faits sont de loin supérieurs à ce que l'on devrait exiger d'une personne. »

« *Lorsqu'on voit leurs tombes, on se rend compte que ces jeunes hommes ne vivront jamais les moments importants de la vie.* »





ADELINE MESSNER
NÉE LE 30 SEPTEMBRE 1923
À SHAMROCK, EN SASKATCHEWAN

La mémoire encore très vive, Adeline Messner se souvient de son désir intense, à l'âge de seulement 18 ans, de participer à l'effort de guerre. Ayant refusé initialement de s'enrôler à cause de problèmes de santé, Adeline se rendit bravement à Hamilton en Ontario pour travailler dans une usine de fabrication d'armes. « Nous étions en guerre. Il fallait faire ce que nous pouvions avec ce que nous avions à offrir. » À quelques minutes seulement de la fin de son quart de travail de 12 heures, la machine-outil sur laquelle elle travaillait tomba sur sa main. On ignore encore si elle perdit conscience immédiatement avant ou après l'accident, mais elle était véritablement sous le choc lorsqu'elle se réveilla à l'hôpital et constata qu'elle avait perdu trois doigts et demi. Adeline se rappelle qu'à ce moment-là sa vie changea à jamais. Tout d'abord, elle retourna sa bague de fiançailles à son fiancé qui était stationné à London, en Ontario. Il se présenta en personne et lui demanda de remettre la bague à son doigt. Au cours des années qui ont suivi, Adeline et son mari eurent trois garçons et célébrèrent 63 ans de mariage. De nombreuses années plus tard, Adeline nie que sa blessure soit digne de lui rendre hommage. Toutefois, comme de nombreux récits de femmes en temps de guerre qui passèrent sous silence, Adeline contribua à l'effort de guerre sans jamais rien demander en retour. Son héroïsme provient de sa digne noblesse et de son courage à continuer.

« *Nous étions en guerre. Il fallait faire ce que nous pouvions avec ce que nous avions à offrir.* »

WILLIAM LLOYD DONOHUE
NÉ LE 16 MARS 1918
À LISTOWEL, EN ONTARIO

En tant que sergent responsable des troupes de la 1re compagnie de mitrailleuses du 7e régiment d'artillerie moyenne de l'Artillerie Royale Canadienne, la division de William Lloyd Donohue était disponible à toute formation qui avait besoin de mitrailleuses et de mortiers plus imposants. Débarquant à la plage de Juno le 13 juillet 1944, Lloyd, comme il préfère qu'on l'appelle, raconte : « Dès que nous avons été sur nos pieds, nous avons fait feu ». Son équipage de 10 hommes participa à tous les principaux affrontements des alliés, y compris à la bataille de Normandie, à la fermeture de la brèche de Falaise, à la bataille de l'Escaut, ainsi qu'à des combats en Hollande, leur commission se terminant en Allemagne.

« Les combats étaient intenses. Nous tirions une ronde à la minute, 24 heures par jour, pendant des semaines », ajoute-t-il. La fermeture de la brèche de Falaise se solda par un nombre élevé de morts et de blessés des deux côtés, y compris des civils coincés dans la mêlée des combats intenses. Après avoir subi une blessure au combat, Lloyd se retrouva aux côtés d'un prisonnier allemand sous la tente des services médicaux. « Je lui ai demandé comment il se faisait qu'il parlait si bien anglais, raconte Lloyd. Il m'a avoué qu'il avait fréquenté *Oxford University* pendant deux ans. Soulagé de ne plus être dans la mêlée, il a juré de ne jamais retourner en Allemagne. » De retour à la maison, Lloyd fut très heureux pendant ses 57 ans de mariage avec Ruth, et eut deux filles. « Les souvenirs demeurent dans notre mémoire, affirme-t-il, mais il faut apprendre à les laisser tomber pour poursuivre notre vie. »

*« Il faut apprendre
à laisser tomber
pour poursuivre
notre vie. »*



ELLERY POST

NÉ LE 25 DÉCEMBRE 1924

À WINNIPEG, AU MANITOBA

S' enrôlant en 1942, Ellery Post choisit la marine, en partie parce qu'on y acceptait des jeunes de 17 ans et, rempli d'enthousiasme de jeunesse, il était prêt à partir. « On avait commencé la guerre avant notre naissance, mais elle n'était pas terminée; nous nous en sommes chargés. » Après réflexion, il ajoute d'une voix douce : « De nombreuses personnes ont péri, et on ne peut s'empêcher de se demander si ça en valait la peine ». Ayant reçu une formation de signaleur, Ellery servit avec les équipages du HMCS Columbia et du HMCS Huron. Les contre-torpilleurs protégeaient les convois naviguant dans l'Atlantique, notamment dans le passage du Nord de l'Atlantique jusqu'à Murmansk, en Russie. Les signaleurs étaient responsables de faire la vigie, huit heures à la fois, et de signaler les autres navires du bataillon. Leurs vulnérables positions extérieures placèrent souvent les signaleurs sur les lignes de tir, et Ellery se rappelle qu'il échappa de quelques centimètres seulement à des tirs allemands. « J'ai eu assez de chance pour traverser la guerre sans subir de blessures, de dire Ellery, mais on n'oublie jamais ses amis qui n'ont pas eu une telle chance. »

*« On avait commencé
la guerre avant
notre naissance,
mais elle n'était pas
terminée; nous nous
en sommes chargés. »*



27217 1944	TONY LEFEBRE RCNVR 170001 WW1	KEITH W LEONARD	C. A. THOMAS LEVIN 1929-1949 RMC	ROBERT W LLOYD 1914-1945 RMC
1995	IN HONOUR OF BOLD RICE MAJOR WS LEGGAT MC	MIMO HUDN ALLAN LESLIE THE LESLIE FAMILY	SCT SONEY E LEY 1876660 1940-1943	ALL NAVAL VETERANS JIM LITCHFIELD FAMILY
	BARRY R. LEGGETT ARA RCEME UN FORCES	FLYING OFFICER JACK C. LESLIE	SONEY LEVIN 1917-1908 HIGHLANDERS	RED S'WAL CHAL LLOYD 1931-1968 YOUR FAMILY
	KATHLEEN D. LEHMANN CWAC 3942-1946	LEST WE FORGET	MICHAEL G. LIND ALWAYS REMEMBERED	H. B. LLOYD SRI CWR
	CRAFTSMAN NORM LEISAKI RCEME CORP SL8197	LEST WE FORGET COLES MARKET MALL	IN MEMORY OF JUDGE WALTER J LINDAL	HAROLD H. LLOYD LEAD FIREMAN 1942-45
	SAPPER W. BILL LEISAKI RCE 119467 WW1	WILLIAM HENRY LESTER 1922514	L'COL JACK LINDGREN RELOYED GRANDFATHER	L'COL B. H. LLOYD LLOYD 1949-1966
	S/L A A LEITCH MC DFC RFC, CAB, CAF, RCAF	L'COL SM LETT, DSO QUEEN'S OWN RIFLES	SOT FRED LINKATER PQCL LEST WE FORGET	ANNE LOCK RCAF WIFE LOCK MILLS FAMILIES
	R. O. LEITCH, A MAN OF INTEGRITY AND HONOUR	LLOYD LELOMER SAW CPWM WARRANT OFFICER RCEME	SOT WILLIAM W LIND MIDUS 23 RGA 1631-43	JOHN LOCKEN WOODER WOUNDED ORTONA DEC 43
	SOT ALBERT LEIVERS THE GRUMMETT FAMILY	GLENN LEVAGOOD RCNVR DIORRURY AB 1942-1943	CHARLES B LINNEY & JOHN C LINNEY	A JAMES LOGAN FROM HIS FAMILY
	SOT NORMAN B LENNOX FRANCE-N.AFRICA-ITALY	FOR ALL VETERANS THE PW LEVEQUE FAMILY	CAUSARY HERIVALE JONS CLUB	EARL H LOGAN LIVING SAC & GRANDSON
	DR ROBERT H LENNOX URG LT 1943-45 RCNVR	DANIEL LIVESCONTE DEC 1910 - MAR 1955	LIONS CLUB OF CAUSARY CHARTERED JAN 29 1975	JOHN W LOGIE 1944-48 CAUSARY HIGHLANDERS
	PAUL LEOPPKY CWR ROYAL CAN. ARTILLERY	LTCOR DAVID J LLOYD RCNVR - 188 HONOUR 1974	LESLIE B LLOYD 1919-1993 RMC	L'COL JOHN W. LLOYD THE 2ND LEGGAT FAMILY
	MICHAEL LEOPPKY 1127 MAY 42 - JAN 45	CAPT LEFFIELD LEWIS 407 SERVICE TO ALL	IN MEMORY OF 1910 - 1981	WARRANT OFFICER LLOYD SIR JOHN LEWIS

ELLISON HUNT

(avec sa fille Maxine Eveland)

NÉ LE 25 DÉCEMBRE 1921

À ST. THOMAS, EN ONTARIO

« *Il fallait raconter
les histoires, les
bonnes comme les
mauvaises.* »

Ellison Hunt servit à titre de police militaire pendant cinq ans. « On ne pourrait pas qualifier cette expérience d'agréable, raconte-t-il, mais il y avait des moments de camaraderie et des moments de terreur. » Pendant qu'il fut cantonné outre-mer, il aida principalement à déplacer les troupes, à maintenir l'ordre et à évacuer

les blessés. « Nous dirigions la circulation au beau milieu des bombes qui tombaient et entre les routes et les ponts qui avaient été bombardés », se rappelle-t-il. Les échappés de justesse étaient fréquents, y compris, à de nombreuses reprises, lorsqu'ils se cachaient des patrouilles allemandes se trouvant à quelques pas seulement. Les mesures secrètes étaient essentielles, comme les codes secrets établis pour pénétrer dans les salles de surveillance et les consignes de marcher uniquement sur les pas déjà faits pour éviter de déclencher les mines. Ellison évita de justesse de périr aux mains de tireurs d'élite, et il se souvient d'incidents au cours desquels les Allemands « piégèrent » les corps des soldats alliés pour qu'ils explosent lorsqu'on les récupérait, ce qu'il qualifie de « salaud et d'insensible ». Une fois la guerre terminée, Ellison fut responsable du transfert des soldats ennemis qui avaient capitulé. De retour au Canada, il continua d'occuper son poste qui consistait à transporter des prisonniers de guerre allemands jusqu'aux zones d'attente, au Nord de l'Ontario. Il se rappelle que de nombreux prisonniers de guerre allemands parlaient anglais et semblaient respectueux et soulagés. Après la guerre, Ellison commença à écrire pour l'aider à faire face à ses souvenirs. « Il fallait raconter les histoires, les bonnes comme les mauvaises », ajoute-t-il. Sa fille Maxine découvrit récemment cinq reliures de souvenirs de guerre et elle en fait actuellement la compilation en vue de la publication d'un livre.





CHARTwell
résidences pour retraités